LE FANTASQUE,
QUÉBEC, MERCREDI, 22 AVRIL, 1913.

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

(Qui blâme même l'un châtie.)

[Nous donnons ci-après la lettre que son Excellence Sir Ch. Metcalfe a pris la liberté de nous adresser à son arrivée dans ce pays ; nos lecteurs en penseront ce qui leur plaira ; quant à nous, nous croyons que, comme disait l'ancien rédacteur du Canadien quand il ne savait que dire et qu'il en voulait dire beaucoup : *Qui vivra verra.*]

Mr. le Rédacteur.

D'après ce qu'on m'a dit en Europe de votre journal je crois ne pouvoir rien faire de mieux pour la gloire de mon avenir et ma tranquillité présente que de gagner vos bonnes grâces, car votre feuille, à ce que je vois, est fumeste à ceux qui encourent son mauvais vouloir. Feu lord Durham, avec lequel j'étais intimement lié, m'a confessé que la satire acharnée que vous avez faite de ses actes l'avait plus inquiété, plus tourmenté, plus incommodé que les actes mêmes du parlement britannique ; il m'a assuré que vous ridiculisiez tellement ses plus innocentes démarches, ses paroles les plus cachées, qu'il n'osait plus sortir en public, tant il redoutait le sourire moqueur des moindres gamins, qu'il ne voulait confier à personne ses pensées les plus secrètes tant il redoutait l'indiscrétion des gens de sa suite, de sa famille même, car on ne pouvait être que d'eux que vous saviez qu'il bousculait ses valets de chambre pour une tasse de café, qu'il mortifiait ses *ministres* irresponsables pour la plus légère faute d'orthographe ou d'étiquette cérémonieuse, qu'il donnait des soufflets et jusqu'à des coups de pied dans le genou, à sa tendre épouse pour une simple observation amicale. Mon cher ami Gosford, entre la poire et le fromage, m'a dit que pour bien des louis il n'aurait pas voulu que vous sachiez que chaque soir il n'atteignait son lit qu'à l'aide de deux forts domestiques auxquels on faisait croire que le souci des affaires publiques occupait tellement sa tête qu'il n'avait plus de jambes.

Défunt le Poulet lui même qui avait un front assez convénablement cuirassé et qui s'incuiéfait microscopiquement peu du *qu'en dira-t-on*, s'laissait voir suffisamment dans les dernières lettres qu'il écrivit que vous remontrances pointues l'ont fait plus souvent hésiter dans ses projets audacieusement envahisseurs que le regimbement momentané de son conseil spécial ou que les intrigues, coeurs de fil blanc, de ses représentants du peuple. Il m'a fait certifier même que sur ses derniers jours vous lui aviez fait tant de honte des désordres de sa vie intime que s'il avait vécu seulement quatre ou cinq ans de plus il se serait probablement proposé de revenir à la vertu.

Sir John Colborne est, je vous assure, encore tout hébété de vos sorties contre son administration bombardante et il confesse tout haut que le chagrin, le repentir que lui inspirent vos reproches, l'amènent bien vite plonge dans la tombe si les cinq cents louis annuels que lui a votés le parlement impérial pour le courage avec lequel il a fait égorger, canchotter, exécuter ou déporter de myriades de malheureux patriotes, n'amènent apporté quelque remède à ses maux. Il prie Dieu chaque matin de lui pardonner son gouvernement du Canada.

Vous concevez qu'avec de pareils exemples devant les yeux je serais un sot de m'exposer sans précautions à de semblables résultats. Entre gens de bon sens il est, dit-on, facile de s'entendre et de se consulter ; si l'on veut la preuve de cela il ne faut que jeter les yeux sur les procédés de quelques unes des dernières assemblées publiques. Sans plus longue digression, étrangère à propos de vous et de moi.

Lorsque notre souveraine reine la jeune Victoria me chargea de venir gouverner le Canada, je compris de suite que j'allais avoir deux devoirs à remplir. D'abord mon devoir de politique anglais et ensuite mon devoir de citoyen du monde, membre de ce genre animal inhumain qu'on appelle l'humanité. Comme politique anglais il faut que je serve les intérêts de ma patrie et de ma souveraine tels que les entendait ceux qui gouvernent la patrie et la souveraine. Comme citoyen consciencieux du monde il faut que je fasse accorder mes actes publics avec les principes sévères et naturels des droits de l'homme, rendre à chacun la justice que dicte le gros bon sens et ne faire rien en un mot que puisse reprocher la conscience du bien et du mal. Or, mon cher monsieur Fantasque, je vous avoue que ce que j'ai trouvé le plus difficile durant le cours de ma longue carrière administrative est de faire accorder entr'eux ces deux devoirs distincts ; c'est de pouvoir dire à la fois : J'ai suivi les ordres de mes supérieurs, j'ai agi politiquement et je suis demeuré homme homme.

Ainsi dans l'Inde si j'avais consulté ma disposition intérieure bien souvent je me serais trouvé en opposition presque directe à la politique que nous devons suivre vis à vis de ces pays-là. Je n'entrerai pas dans de longs détails pour vous donner un exemple de ce que je veux dire. La tendance de nos mesures est trop bien connue par le monde pour qu'il soit besoin d'en parler encore. Qu'un le peuple indien sera assez instruit (chose que nous ne verrons ni vous ni moi, ni les bons politiques anglais y ont l'oeil) pour pouvoir faire connaître ses griefs tout haut à l'univers bien des iniquités inouïes se révéleront. N'était ce combat des devoirs, le gouvernement de l'Inde ne serait pas chose fort difficile ; car quoique le système représentatif n'y soit pas introduit, on trouve le moyen d'embellir, d'orner, de mystifier et de sucer le peuple par l'entremise de ses chefs, princes et seigneurs presqu'aussi aisément qu'on le fait dans les autres colonies par le moyen des députés constitutionnels, du gouvernement responsable un peu modifié à l'usage des possessions britanniques.

Néanmoins je crois que nul des pays que j'ai dû gouverner n'offre les difficultés que j'aurai probablement à surmonter en Canada. On a fait beaucoup de bruit de mon administration de la Jamaïque et pourtant ce n'était qu'une pure amusette. Les colons anglais étaient furieux de ce que le Parlement anglais avait émancipé leurs esclaves, ils se croyaient ruinés à tout jamais et auraient sans doute secoué le joug de la mère-patrie s'il n'avaient craint que cette tendre mère ne se servit de la haine naturelle que porte la race noire à celle qui n'est noire qu'en dedans, pour faire doucement égorger ses rebelles enfants. Je fus envoyé sur ces entrefaites et je n'eus pas la moindre peine à faire comprendre aux propriétaires de nègres que le gouvernement leur avait fait plus de bien que de mal puisque leurs esclaves devaient travailler pour vivre, qu'ils ne courraient pas le risque de manquer de bras et que cela leur coûterait meilleur marché, puisque lorsque le nègre ne travaillerait pas il ne serait ni payé ni nourri, ni entretenu, ce qui durant le cours de sa vie équivaut à au moins deux tiers de son temps, terme moyen. Un autre agrément que je leurs fis bien vite comprendre c'est que dans un cas d'émeute ils peuvent sans pitié tuer et massacrer les noirs, tandis qu'auparavant il fallait y regarder à deux fois, car chaque coup de fusil ou de poignard qui envoyait un de ces hommes dans l'autre monde saignait la fortune du propriétaire d'autanins cinq cents piastres. Aujourd'hui ça ne coûte que la poudre et le plomb. C'est donc par cette politique conciliatrice que je me suis attiré les louanges des habitants de la Jamaïque qui m'ont voté une statue. En vérité je crois que le service que je leur ai rendu ne vaut pas tout le bruit qu'on en a fait et vraiment j'aurais cru charger ma conscience si j'avais accepté un salaire pour cela, car le devoir de l'homme avait considérablement souffert du fait de celui de politique.

En Canada j'entrevois déjà bien des obstacles que je n'ai pas rencontrés ailleurs ; cependant je crois sincèrement que tout marchera pour le mieux dès que j'aurai pu mettre la main aux affaires et obtenir la connaissance des hommes et des choses. Je vois qu'en Canada ce n'est pas comme à la Jamaïque. Là les deux partis se querellaient pour décider si l'un d'eux serait ou non esclave, tandis qu'ici chacun des partis veut que ses adversaires lui soient asservis ; on est trop fier et trop hypocrite pour se servir des noirs on ne veut que des esclaves blancs. Eh bien si je ne me trompe pas il faut contenter tout le monde en trompant tout le monde, il faut flatter le jeté faible de chacun et faire croire à tous qu'ils dominent souverainement.

Je veux donc, monsieur Fantasque, réclamer votre coopération pour me laisser opérer cette bonne manoeuvre. Dans ce bas monde le bonheur consiste à se croire heureux, or si je donne à chacun des partis qui divisent cette malheureuse contrée la douce persuasion que ses demandes sont exaucées, le Canada sera heureux parce qu'il se croira heureux. En cela du moins j'aurai fait accorder pour la première fois les deux natures qui se combattent en moi. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'assurer à jamais la prépondérance de la mère-patrie ; Elle comprendre à comprendre qu'elle a été trop longtemps une marâtre pour pouvoir exiger de la reconnaissance filale. Dès que les enfants sont assez grands pour se conduire eux-mêmes ils secouent le joug paternel, et vous êtes trop rapprochés des américains pour qu'on puisse vous prêcher d'autres doctrines. L'Angleterre est prête à vous mettre la bride sur le cou, seulement elle retardera cet événement autant que possible parce que les hommes qui la gouvernent ont assez d'ouvrage sur les bras de leurs aides, subalternes et commis pour s'occuper sérieusement d'ouvrir les yeux à cet arrangement qui exigerait peut-être que nos ministres britanniques, pour y travailler, se privent, une soirée, d'aller au club des drôles de corps, au concert d'une marquise, au thé d'une duchesse, au dîner de la reine ou même à un combat de boxeurs ; et ce serait affreux.

J'ai tracé d'une manière générale mon plan de conduite, mais dans ma prochaine je vous le développerai plus complétement. En attendant, je vous prie bien de ne point divulguer ce que je viens de vous dire, de ne pas blâmer les actes que je n'ai pas encore commis et de me prêter l'appui de votre silence.

Veuillez me croire, avec toute la considération que j'ai pour une feuille dont je redoute la critique, votre obéissant gouverneur

METCALF.

L'Assemblée pour demander le rappel des exilés et qu'on avait promise lors de la démonstration en faveur de Sir Chs. Bagot aura lieu bientôt, il faut espérer. Le peuple qui voit les ouvrages se prendre les devants et qui ne sait rien lui-même parcequ'il attend l'impulsion de ceux qui ont l'habitude de s'occuper des mesures publiques, pourrait bien s'impatienter et faire la chose tout d'un coup, à la bonne franquette, sans tous les tâtonnements et les précautions qui retardent les meilleures choses ou les rendent insipides. Il nous semble que sir Chs. Bagot pouvait fort bien attendre quelques jours de plus au besoin, cela n'abrège ni ne prolonge ses souffrances ; mais les malheureux exilés qui n'avaient pas même osé réclamer le gouvernement responsable dans les jours de leurs prospérité, gémissent loin de leurs familles, loin de leurs amis. Le pays peut-il sans remords jouir d'avantages qui coûtent la liberté de quelques uns de ses enfants ? Nos citoyens, nos représentants, nos ministres devraient au moins dire comme Nélson : *Si je n'espérais, si je n'attendais le retour prochain des exilés, on ne me verrait pas ici.*

TENDRESSE CONJUGALE.

L'autre jour au moment où nous étions occupés à nous distribuer sur le front des coups redoublés pour tâcher d'en faire sortir quelque paragraphe, le silence dont notre tête se trouvait frappé en dehors et en dedans fut tout à coup interrompu par un immense bronhaha dont la cause paraissait être justement au dessous de nos fenêtres ; nous y mîmes notre nez (à la fenêtre, bien entendu,) et quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous aperçûmes une jeune femme, les